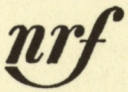
CHRISTIAN DOTREMONT

LA PIERRE ET L'OREILLER

roman



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LA PIERRE
ET L'OREILLER

Extrait de la publication

Extrait de la publication

CHRISTIAN DOTREMONT

La pierre et l'oreiller

GALLIMARD

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© Éditions Gallimard, 1955.

Extrait de la publication

I

Elle m'a téléphoné qu'elle voulait rester seule, qu'elle allait se promener dans la forêt. J'ai insisté. Il n'y a rien eu à faire. Puis je me suis trouvé dans la cabine téléphonique à la tête de la catastrophe, une cabine téléphonique stupide, déprimante, en bois ciré, une catastrophe étale, un lac d'eau de vaisselle où je ne pouvais pas me jeter tout de suite. Le truc sur lequel on dépose le cornet a deux cornes de chaque côté, mais ça m'a fait penser à un casque viking. Est-ce que l'artiste qui a créé ce type de téléphone a été inconsciemment influencé ? Il y a bien des vélos qui s'appellent Hamlet dans cette galère. Les Danois mélangent tout. Ils sont panthéistes et démocrates. Ils dansent mollement avec le grand tout; et pourtant elle avait choisi entre la forêt et moi; elle m'avait exclu du grand tout, moi qui avais tenté de tout exclure du monde pour qu'elle soit tout; au lieu de m'embrasser avec les arbres. Démocrates à l'égard des choses aussi, les Danois, qui ont autant de considération pour les choses du genre appareil téléphonique que pour les statuettes du genre

Ming. Ont-ils tort ? Non, sans doute, et pourtant. Je suis réactionnaire à l'égard des choses; mais par machiavélisme. Il nous faut des choses pauvres aussi, qui fassent comme tapisserie, et que nous puissions cueillir de temps à autre, lorsque nous en avons envie.

Je me suis fait des réflexions pareilles pendant deux minutes, mécaniquement, par déformation professionnelle, comme si ça tenait debout, la notion de Danois. Mais quoi, j'étais au Danemark. Puis j'ai ouvert la porte de la cabine téléphonique et je suis tombé, dans le hall de l'hôtel, sur un village finlandais au complet, de grosses paysannes et de fines fleurs, et des types trapus, des Nurmi endimanchés, tous avec un air hygiénique à crever. Je n'ai guère pensé à eux, d'ailleurs. Je n'avais plus le temps. J'ai oublié de laisser ma clef au portier et je suis sorti. Il y a trois bancs en face de l'hôtel. Je connais celui qui est à droite. Je m'y suis assis il y a deux, trois semaines, très tard, à côté d'un homme qui parlait tout seul à un chien noir. Je connais celui qui est à gauche. Quand elle est revenue, il y a dix jours, de chez son type, c'est là que je l'ai attendue jusqu'à minuit, elle m'avait promis de venir. J'aurais pu inaugurer le banc du milieu. Il serait devenu le banc de la catastrophe. Je ne m'y serais plus jamais assis après, ou bien un soir, dix ans plus tard, avec elle épousée, un soir d'averse pour que la vieille catastrophe se rafraîchisse en moi. Il aurait pu devenir ma chaise électrique, mais non, je n'en étais pas encore au stade où on s'assied.

Je lui avais demandé de prendre le thé, chez elle, et un bout de pain avec du fromage, comme la veille. Mais il ne faut pas nourrir de rêves aussi parfaits lorsqu'il s'agit d'elle. Elle m'a refusé tout d'un bloc, le grand tout : elle, le thé, le bout de pain, le fromage, le fauteuil, la radio au pied de laquelle elle fait la toilette de sa sensibilité de Danoise. A la vue domestique de mon espérance, je compris subitement comme Kierkegaard avait dû souffrir avec Régine. Je l'imaginais sur un des bancs, celui du milieu, très maigre, le col haut, occupé à se demander ce qui se passe, pourquoi il est seul, et pourquoi il est né au Danemark. Mais il avait de l'argent, Sœren, et il disposait pour se sentir dépaysé, de toutes les ressources du pays. Deux fois dépaysé, très maigre, le col bas, j'étais joliment coincé dans ce pays où on dit *for Sœren* pour dire « merde ». Je me suis posé une question bon marché : Est-ce que c'est la première fois que quelqu'un me refuse du thé ? Je commençais à approcher du fait, c'est-à-dire de la catastrophe, après tant de détours. Oui, me suis-je dit, c'est la première fois. Mais ça a vite cessé de me frapper. Ce n'est pas de ce tabac-là qu'on fait les grandes catastrophes. Pour entrer en catastrophe, je dois d'abord me défaire de quelque journalisme, puis de quelque ironie, puis d'une peine à la Géraldy dont je suis le premier honteux, tellement honteux que je me demande si ce n'est pas ce stade-là qui est le plus gênant. Avant de jouer du Wagner, je dois m'allumer comme un poste de radio. J'ai comme tout le monde un instinct

de conservation qui m'empêche de tomber d'une masse. Les génies tombent d'une masse. Ils déchirent tout ce qu'il y a autour d'eux et la tête dans le désert leur tourne sur-le-champ. Je m'effiloche moi, doucement, sans faire le moindre bruit, je me fane et perds mes pieds et points de repère les uns après les autres; je me détige par petites secousses.

En face de cet hôtel saugrenu, où j'habite parce que c'est près de chez elle, et qui me coûte la tête, se dresse une grosse gare en briques rouges que je ne vois jamais sans éprouver du plaisir. Est-ce simplement le mauvais goût ? Le fait qu'il y a dans le kiosque à journaux une vieille fille qui parle français et qui me traite avec toutes sortes d'attentions, exactement comme si j'étais Racine ? Elle me dit tous les matins vers neuf heures :

« Non, Monsieur, « le Figaro » n'est pas encore arrivé, il va venir dans dix minutes. »

Et je me sens devenir un homme. J'ai envie de lui parler de Racine et de Benda et de Kierkegaard. Elle est sûrement intelligente. Je ne pourrais pas lui demander le « Kierkegaard Post » sans qu'elle comprenne à moitié la plaisanterie. Ah, ce qu'elle est douce, cette vieille fille, et régulière.

Je suis donc entré dans cette gare. Mais j'ai remarqué un taxi qui s'arrêtait et j'ai aperçu dedans une fille formidable, seule parmi des valises en cuir. Je lui ai ouvert la porte de la gare et j'ai eu envie de lui dire : « Bienvenue ». Elle a été très gentille, elle m'a souri et elle m'a dit *Tak*, c'est-à-dire « merci ». Je me suis demandé où elle

Extrait de la publication

allait. Elle avait l'air, malgré le *tak*, étrangère. Peut-être bien qu'elle était française et qu'elle savait tout juste dire *tak* en danois et qu'elle avait cru que j'étais danois. Très mince, cette fille, et une allure décidée dont je me serais volontiers repu après ces semaines de balance. Ulla n'a jamais cette allure-là, Ulla, c'est-à-dire elle. La chance était de mon côté : elle allait simplement déposer ses valises de cuir à la consigne (ici ils disent : la garde-robe). Mais alors pourquoi cette allure décidée, cette vitesse, ce taxi ? Avait-elle sa catastrophe, avait-elle trouvé dans une certaine vitesse une certaine solution ? J'aurais aimé m'en aller avec elle au volant d'une voiture; il y a quelque chose dans le vent de la vitesse. Elle se dirigea à grands pas vers un banc du même bois que la cabine téléphonique dont j'ai parlé (rien de commun avec les trois bancs de l'extérieur) et là elle se mit rapidement à attendre. Moi j'ai attaqué mon avant-dernière cigarette et je me suis mis à aller de long en large devant elle comme le sacerdote d'un culte extrêmement secret. Pourquoi ne l'ai-je pas entreprise ? Le destin m'a tendu cette gourde et je n'ai pas bu. J'étais happé déjà par la catastrophe. Nous aurions tout au moins pu parler voyages.

Au bout de cinq minutes, la faim aidant, je me suis replié vers la vieille fille à dix mètres de là et j'ai acquis une boîte d'allumettes pour la somme de huit *œre*, c'est-à-dire trois ou quatre francs. Il y eut comme je m'y étais sournoisement attendu, une difficulté de change, ce qui me permit d'en-

Extrait de la publication

tretenir avec la vieille fille, dans un exquis français, un contact de plus d'une minute. J'eus le temps de remarquer qu'un exemplaire des « Lettres Françaises » était là, parmi les journaux suédois, à portée de ma main. Je fis un rapprochement avec l'appel de Stockholm. Je pus lire qu'il y avait là-dedans un papier de Marcenac sur les caravanes de la paix. Je m'étais trouvé un jour sur la même estrade que ce type, il avait parlé de la paix également. Mais elles coûtent une couronne, « les Lettres Françaises », à Copenhague, et j'avais encore à ce moment-là un certain sens de la mesure.

Lorsque je repassai devant le quatrième banc, la jeune fille avait disparu et la catastrophe reprit en moi du poil de la bête. Je me décidai à tourner autour de l'automatique à cigarettes dans l'espoir de pouvoir acheter à quelque aimable Danois une moitié de paquet. J'avais encore de quoi, et même trois *œre* de rabiot, et une cigarette que j'allumai alors avec une des allumettes achetées à la vieille fille douce et régulière. Il se trouva bientôt un homme pour placer trois couronnes dans l'appareil et en soutirer un paquet de *Queens*. Mais, je ne sais pas ce qui s'est passé, je le laissai partir, cet homme, avec son plein paquet de *Queens*. Je n'ignorais pas qu'à trois mètres de l'automatique il y avait une cabine téléphonique. Je lui tournais le dos quand l'envie me titilla de la sonner déjà, Ulla. Elle m'avait dit : « Téléphone à cinq heures, quand je serai revenue de la forêt. » Il était une heure. La faim me plantait mainte-

Extrait de la publication

nant une espèce de poignard dans la nuque. J'avais maintenant envie de m'asseoir, de me coucher. J'étais là debout, vacillant un tout petit peu, avec un air préoccupé, et pas soigné du tout. Les gens se retournaient sur moi à cause de ce collier de barbe que je porte pour lui faire plaisir et qui n'était pas encore assez fourni pour être pris au sérieux. J'étais là, perdu dans ce pays perdu, et j'avais ailleurs dans le monde des amis qui étaient en train de prendre l'apéritif. Le bacille de la catastrophe, après un travail de métro d'une bonne heure, commençait à faire Javel. J'ai eu l'impression que j'avais des quarts de larmes derrière les yeux.

J'eus le culot pourtant de sourire dans mon collier en me disant que c'était parfait. Elle avait attendu pour me rejeter aux calendes grecques (c'est-à-dire vers cinq heures) que je n'eusse plus en poche qu'un maravédis danois et que je fusse d'elle abyssalement épris. Je n'aurais tout de même pas pu lui dire que j'avais envie de manger un quignon. Elle aurait eu un désagréable sentiment salutiste qui aurait caché les autres, j'aurais eu la bouche pleine de fromage et de rien d'autre. Non il valait mieux que rien ne lui cachât mon amour et pour ça il fallait lui cacher beaucoup de choses. Elle avait aussi attendu que ce fût dimanche. Vraiment tout y était, la sauce, le plat de résistance, les condiments, le second plat, le pousse-café. Ou bien, a dit Swinburne, c'est la femme qui manque, ou bien c'est le temps, ou bien c'est le lieu. Rien ne manquait ici pour que le rien fût

Extrait de la publication

complet. Je n'avais plus le temps. J'étais mal vu à l'hôtel parce que je devais deux semaines de chambre et des petits déjeuners et des cigarettes et des timbres-poste. J'étais sans feu ni lieu, sans pain ni thé pour rompre le banquet de l'emmerdement grave, avec cette gare sur le dos grosse comme un lieu commun. Elle prit une seconde, pour moi, la gare, figure de palais de la catastrophe. Rien qui pût me divertir et surtout pas ce kiosque à chocolats devant quoi je me surpris en flagrant délit de contemplation. Il y avait aussi quelques pommes et j'aurais pu en obtenir plus de cinq cents grammes mais le poignard de la faim s'était avancé tant dans ma nuque qu'il me coupait la gorge. Et puis je n'avais pas le goût de m'exhiber, d'exhiber ma catastrophe en mangeant des pommes sur le pouce.

J'allai à la cabine téléphonique, très différente de celle de l'hôtel, avec une porte vitrée pour commencer. Les trois parois étaient tapissées de numéros, ce qui donnait de l'ambiance. Parmi ces numéros il y avait le sien que j'avais tracé huit semaines auparavant, un dimanche aussi, avec un crayon emprunté à une serveuse du café-terrasse attenant à la gare. Je venais d'arriver de Paris et plus récemment encore de m'apercevoir que malgré mon télégramme elle n'était pas chez elle. Comme on ne délivre pas de postes au Danemark le dimanche à moins d'un suraffranchissement, je m'étais dit que peut-être mon télégramme ne lui avait pas été délivré, quoique venant de l'étranger, et puis un télégramme. Je m'étais levé tôt pour

Extrait de la publication

l'envoyer, les rues étaient mortes, dans le sixième arrondissement, le dimanche matin, j'avais vu des jeunes hommes qui vendaient des feuilles maurrassiennes à la sortie d'une église. Puis je m'étais dit que de toute façon elle allait rentrer vers cinq heures comme d'habitude pour prendre le thé et son picotin de Mozart à la radio. Comme le téléphone au Danemark n'est que semi-automatique et qu'il faut donc prononcer quatre chiffres dans le cornet après avoir formé deux lettres sur le cadran, et comme dans une émotion qui divisait mes moyens danois par deux, je ne parvenais pas à faire entendre raison à la demoiselle des téléphones, j'avais été contraint de faire appel à une tierce personne, un campagnard de passage, qui malgré un accent remarquable aboutit. Mais pour faire entendre raison à ce campagnard même j'avais été contraint de dessiner sur une des parois les quatre chiffres avec un crayon emprunté à une serveuse du café-terrasse. D'ailleurs, elle n'était entre-temps pas rentrée chez elle.

Je ne regardai pas son numéro de téléphone sur la paroi. J'évitais de rater ma catastrophe en versant dans le *remember* des détails.

Je pris le cornet qui reposait ici sur un support non-viking, glissai une pièce de dix *œre* dans une fente et obtins le brouhaha et formai les deux lettres, un B et un Y (c'est-à-dire *by*, c'est-à-dire « ville »). Je n'eus pas à mesurer cette fois mes moyens danois, car je ne répondis rien à la demoiselle du téléphone, et raccrochai. Peut-être avais-je eu peur de la fâcher, mais quelle erreur : valait-il

Extrait de la publication

pas mieux qu'elle se fâchât plutôt que de ne même point avoir vers moi quelque pensée? D'ailleurs elle était sans doute en forêt réellement parmi les oiseaux et les mythes de son pays.

C'est encerclé que je me sentis au débouché de la cabine téléphonique, non par la catastrophe, qui m'occupait, mais encerclé, par de trop grands trous. Acculé à la catastrophe ainsi. A moins de tomber. Encerclé plutôt qu'occupé. En fait je sautais d'un sentiment à l'autre. Ma dernière perche à ce moment-là fut l'image d'une masure; une masure où j'eusse pu me rouler dans la catastrophe; où le danger n'aurait pas trouvé de vitres pour montrer son groin; le vide aurait dû la lécher des années pour la tomber et il y aurait eu des arbres autour pour le cacher, le vide, comme un tricot de branches; oui une masure m'aurait suffi avec un peu de zone autour, du vide, un très vague terrain où je n'aurais pas mis le pied. Cette image, et ce mot, ils se sont installés chez moi et je tentais de m'installer chez eux, mais peine perdue. Une guerre plus tôt, sept ans, j'étais d'ailleurs dans cette masure, en pleine forêt, précisément, et un matin approchèrent deux curieux S.S. nantis chacun d'un fusil longue-vue. Et d'une besace. Deux chasseurs d'oiseaux comme issus d'un « Magasin Pittoresque » et collés sur la guerre par le terrible Max Ernst de l'Histoire. Ils approchèrent, l'œil nu, le danger à la main. Je les voyais par un petit trou de la masure. Ils ne me voyaient pas. Je ne les vis plus. C'est alors que le danger vous serre son lacet autour du cou, à

Extrait de la publication

l'intérieur du cou, dans cet instant où si près qu'il va vous voir le danger est invisible. Ils apparurent dans le grand trou de la porte de la masure et ils n'étaient plus les mêmes, maintenant. Ils avaient sur eux, un pied dans la masure, l'uniforme du danger. Le danger me vit dans cette mare de papiers où je barbotais pour ne pas mourir. Je leur ai dit que j'étais un poète et comme ils étaient allemands, c'est-à-dire pleins de ces idées toutes faites que les Français n'ont pas sur les conditions du travail poétique, ils ne me demandèrent pas mes papiers, mes papiers que je n'avais pas. Ils s'en allèrent en faisant sans doute le projet d'écrire à leurs femmes qu'ils avaient vu un poète, dans la forêt, dans une masure. Ils me laissèrent à ma catastrophe de poète. Ils redevinrent hybrides comme lorsque je les avais aperçus par le petit trou.

Il est dur d'être dans Stalingrad en hiver lorsque des millions de S.S. approchent et que tant de mitrailleuses applaudissent la mort. Mais dur aussi bien d'être soi-même Stalingrad, d'être occupé et encerclé et acculé, livré à l'incendie du froid. Or l'homme est moins ce S.S. qui approche, cet autre soldat qui se défend, cet autre encore qui patauge, celui-là qui s'imagine être dans une masure absolue, hors du coup, que cette ville même où l'espoir cache le désespoir, où le ciel est bien un couvercle. Il est moins soldat que champ de bataille. Il est moins le locataire que le lieu. Un lieu où passent tant de choses que ce n'est plus un lieu, le sang, les souvenirs, les

Extrait de la publication

images, les mots, et les courants de l'extérieur; mais cependant un lieu; parce que toutes ces choses qui passent, les manettes qui les commandent n'obéissent guère à ses mains. C'est nous la terre brûlée, la terre brûlante. J'étais dans cet instant où, si près, le danger avant de me saisir était invisible. Je regardais par la porte vitrée et je ne voyais rien. A quoi servait que cette cabine téléphonique-ci à la différence de l'autre eût une porte vitrée ? J'étais dans une curieuse masure, encore dans une cabine téléphonique, toujours des cabines téléphoniques; étaient-elles trop petites ou trop grandes pour que je m'y vautre dans la catastrophe ? Il m'était arrivé de peloter une fille dans une cabine téléphonique avant la guerre; mais la catastrophe ne se laissait pas peloter comme ça; elle était trop près. Et il n'aurait pas suffi que je lui dise que j'étais poète; elle aurait haussé les épaules; mes propres épaules à moi. J'étais là l'appareil retombé, enfermé et libre, branché sur toutes les voix de l'univers, mal abrité, traversé de toute façon par les courants de l'extérieur, secoué par une électricité éteinte, encerclé par la liberté de sortir, encerclé par trop de choses pauvres que je ne pouvais de toute façon plus cueillir, acculé à sortir, occupé et occupant, parlant tout seul. Je devais actionner, m'actionner, me ravaler au rang d'un boy-scout; elle était dans la forêt et je commis à l'égard de moi-même une dernière B.A. Il me restait donc un peu plus qu'une couronne et demie. Je sortis de la cabine, je bousculai quelqu'un qui avait attendu que

Extrait de la publication

CHRISTIAN DOTREMONT

La pierre et l'oreiller

Il a trente ans, il est au Danemark, un drôle de pays perdu, inconnu, où oui c'est non. Il est amoureux d'Ulla, il vit dans un hôtel saugrenu. Il lui téléphone, ce dimanche-là, mais elle va promener dans la forêt. C'est alors, dans la grosse gare de briques rouges, que la catastrophe intervient. Elle est d'abord vague, générale. Mais il quitte Copenhague pour Harsted, et il apprend qu'il a un trou au poumon. La catastrophe prend une forme. Il part pour Paris, et Ulla aussi. Ils s'aiment, dans un hôtel, près de Notre-Dame, et il y a dans la chambre autant de tendresse qu'il peut y avoir. Il cache à Ulla qu'il crache du sang quelquefois. En Corée on se bat, mais il pense que la catastrophe individuelle est une chose qui compte aussi. Ulla garde les enfants. Il revient au Danemark, à Harsted, entre dans le sanatorium, près de la pierre runique illisible. Ulla vient vivre près de lui. Elle habite une chambre si normale. Toujours des chambres, des coups de téléphone, des trains. La catastrophe s'est arrêtée, mais une lettre vient à point la sauver de cette immobilité, de cette précision. Qui l'a écrite? Dans la neige, ils prennent le train pour Copenhague. Il revient à l'hôtel saugrenu. La catastrophe redevient générale, vague.

Le livre de Christian Dotremont est le débat poignant d'un homme qui voit tout lui manquer à la fois. Il n'est plus catholique. Il n'est plus communiste. Il n'aime plus la littérature. Dieu, Staline, Keats sont morts. L'amour seul... Mais sans doute était-ce un masque de plus sur le fond de l'affaire, sur le grand trou. Il faut accepter tour à tour la pierre et l'oreiller.

Christian Dotremont est né à Tervuren (Belgique) en 1922. Poète, essayiste, romancier, critique d'art, il a tenu une place importante dans le surréalisme d'après la guerre et dans les mouvements picturaux. Il est mort en 1979.

nrf

55 - V

Extrait de la publication